

Salut à toi, couteau suisse des réseaux sociaux libres

Salut à toi ! (*arf, pouvais pas ne pas la faire !*)



Voici un projet qui utilise le protocole XMPP pour communiquer tous azimuts, et librement. Les deux sympathiques gaillards qui le portent sont convaincus qu'on n'utilise pas impunément les réseaux sociaux, voire que ce sont eux qui se servent de nous.

Ça tombe bien, c'est ce que nous expliquons aussi avec notre campagne [Dégooglisons Internet](#) !

Bon, présentez-vous, les gars. Vous êtes qui ?

Goffi : Salut ! Officiellement nous sommes [une association loi 1901 créée en 2014](#). En pratique 2 amis qui se sont connus sur « le Caillou » (le petit nom qu'on donne à la Nouvelle Calédonie).

Adrien : On s'est connus à la fac de Nouméa, ensuite chacun est allé poursuivre ses études en informatique en France métropolitaine, mais pas dans la même ville. Ce qui ne nous a pas empêchés de rester en contact et puis depuis environ 2 ans, comme j'ai rejoint Goffi sur le projet, on se voit beaucoup plus souvent.

Le nom est issu de la chanson des Bérus ?

Goffi: Oui. Le nom a sa petite histoire : il s'agissait d'éviter un énième nom bateau anglophone, et « salut à toi » semblait bien adapté pour un outil de communication. Et puis la graphie en montagne russe (avec un T majuscule et l'accent)

avait un côté amusant: SàT. Quand on a créé l'association en 2014, après avoir utilisé de manière informelle le nom pendant des années, on a demandé aux Bérus si ça ne leur posait pas de problème: non seulement ils ont répondu, mais en plus ils connaissaient déjà le projet (avec le nom ils étaient tombé dessus) ! Ça nous a fait bien plaisir.

Il sert à quoi, votre projet ?

Goffi : À communiquer. Tu peux appeler ça un « réseau social » si tu veux, même si on n'aime pas trop ce terme. Plus concrètement ça permet de faire tout un tas de choses comme bloguer (publiquement ou avec uniquement famille ou amis), partager des fichiers (via un serveur ou en pair à pair), chatter avec une seule personne ou en groupe, jouer, faire du travail collaboratif, etc. Avec plein de trucs sympatiques comme du chiffrement ou des « passerelles » pour lire et écrire sur d'autres réseaux (nous envisageons par exemple d'en faire une pour Diaspora et donc la Framasphère).

Nous avons en projet une version utilisant « Tor » (pour un meilleur anonymat), voire de la visioconférence sur le plus long terme.

C'est aussi une brique pour créer d'autres choses, d'autres réseaux ou outils (finalement on revient toujours aux mêmes choses : publier des messages, commenter, partager des fichiers, etc).

D'où vous est venue l'idée ?

Goffi : Au début (vers 2008/2009) l'idée était de faire un logiciel utilisant « [XMPP](#) » (un terme barbare pour désigner un « protocole » libre de communication, soit une sorte de langage que les logiciels peuvent utiliser pour communiquer entre eux) car aucun ne me plaisait tout à fait. Puis rapidement le projet a grossi et s'est politisé. Politisé dans le sens où les outils de communication sont aujourd'hui au centre de nos vies : c'est à travers eux qu'on contacte

famille et amis éloignés, qu'on se tient au courant de l'évolution du monde, et même en partie qu'on se forge nos opinions et façons de penser. Un des buts du projet et de l'association est de prendre conscience de ça et d'y réfléchir.

Adrien : Dire que l'outil influence à ce point les personnes, ce n'est pas évident à saisir et je pense que beaucoup trouvent ça un peu farfelu. Mais il y a un bon exemple qui a été donné, justement par quelqu'un de Framasoft, lors de la table ronde sur les nouveaux médias aux Rencontres Mondiales du Logiciel Libre cette année. C'est Pouhiou qui disait qu'en tant que rédacteur de blog, il se devait de suivre les règles de Google s'il voulait que ses articles soient lus. On pense ce qu'on veut de la pertinence de ces règles, toujours est-il qu'il s'agit de critères qui ne sont pas forcément sensibles pour un rédacteur, qui va se retrouver freiné dans sa créativité.

C'est tout du libre ?

Goffi : Oui bien sûr ! On fait très attention à ça, c'est une partie importante de notre philosophie. Nous cherchons à être le plus éthique possible, et nous avons même écrit un « contrat social » qui explique clairement nos intentions. Cela se sent aussi dans notre choix d'une association 1901 pour nous organiser (en autogestion, pas de président/secrétaire/trésorier chez nous), notre refus ferme de la publicité ou encore notre présence régulière sur des événements où on peut rencontrer et discuter « en vrai » avec les gens. D'autre part, nous faisons certains choix comme celui de ne pas être sur les grands réseaux privés (tel que le gros truc bleu ou celui qui a inspiré Stromae).

Ben oui, mais du coup est-ce que vous arrivez à vous faire connaître ? Vous savez ce qu'on dit : il faut aller là où sont les gens. Nous, par exemple, on touitte beaucoup.

Adrien : C'est évidemment très difficile de se faire connaître, et parfois c'est un peu décourageant car on a l'impression de bosser dans le vide. Heureusement qu'il y a tout de même quelques personnes qui nous soutiennent, et on espère que la pâte va finir par prendre. Après moi je ne suis pas forcément pour aller toujours chercher les gens là où ils sont. Il y a une partie du chemin que chacun doit faire tout seul. On ne veut pas que les gens viennent utiliser notre outil seulement par effet de mode, on aimerait qu'ils comprennent vraiment pourquoi c'est important et quels sont les enjeux. Ça c'est notre côté politisé, et puis on veut aussi un maximum de transparence et de cohérence. On s'est mis d'accord dès le début qu'on n'utiliserait pas pour le projet les réseaux sociaux populaires que l'on critique.

Goffi : C'est beaucoup plus difficile en effet mais c'est un choix, il y a une question de cohérence avec notre discours : utiliser ces réseaux c'est les justifier, leur donner une raison d'être. On ne jette pas non plus la pierre sur ceux qui y sont (je comprends tout à fait qu'on veuille chercher les gens partout où c'est possible), mais si tout le monde est là bas, l'intérêt des outils libres et standards est amoindri. Ce qui est triste par contre, c'est qu'on a l'impression de ne pas exister en dehors de ces réseaux (y compris chez les libristes), on manque de canaux alternatifs visibles. J'apprécie d'ailleurs beaucoup votre travail actuel pour fournir des alternatives justement (et celui des autres projets comme Diaspora, Movim, Gnu Social, etc.).

Vous avez lancé [une campagne de financement participatif](#). Quand on a discuté je n'avais pas eu l'impression que c'était votre truc, les histoires de sous. Quel est l'objectif de celle-ci ? Pourquoi il vous en faut ?

Adrien : Ça fait un moment qu'on travaille sur ce projet comme quelqu'un travaillerait dans une boîte. Avec beaucoup plus de liberté bien sûr, car on décide de ce que l'on fait, quand et comment. Mais c'est quand même beaucoup de boulot pour lequel

on n'est pas payé. Notre but quand on a monté l'association l'année dernière, c'était de récolter suffisamment de fonds au travers des cotisations et dons à l'association pour pouvoir financer des salaires. C'est du financement participatif à l'état pur, ça existe depuis très longtemps et ce qu'on appelle aujourd'hui *crowdfunding*, c'est la même chose mais avec quelques codes en plus. Cet été, on a lancé une première campagne par nos propres moyens et sans a priori, directement sur notre site web, pour voir ce que ça donne. On a reçu suffisamment de contributions pour pouvoir payer les frais courants de l'association et même un petit plus (merci à tous les soutiens !), mais pas assez pour parler de salaire. On essaie donc maintenant la même chose mais remise au goût du jour.

L'objectif de cette campagne, c'est de financer le développement d'une interface pour les téléphones et tablettes Android. On a besoin pour ça de 3000 euros, même si en réalité il nous faudrait un peu plus, mais tant qu'on n'est pas mieux connus on peut difficilement demander davantage. En pratique, cet argent va servir pour payer un CDD, tout simplement.

Goffi : Pas grand chose à ajouter, on a longtemps hésité avant de faire ce type de campagne, on a finalement décidé de le faire à travers une plate-forme spécialisée dans l'ESS (Économie Sociale et Solidaire). C'est aussi un moyen de nous faire connaître et de gagner en crédibilité (si on réussit !)

Et on peut vous aider autrement ?

Adrien : Nos compagnes et certains amis nous ont beaucoup aidés, notamment pour préparer la vidéo de la campagne. On aime bien la regarder cette vidéo car elle nous donne vraiment l'impression d'appartenir à une communauté. Outre l'argent, c'est de ça qu'on a vraiment besoin, une communauté autour du logiciel. Il y a déjà quelques personnes qui nous filent des coups de main, mais vu l'envergure du projet, il en faut plus. Après chacun peut participer comme il le veut et comme il le

peut : utilisateur, développeur, graphiste, testeur, rédacteur de documentation, traducteur, porteur du message... Et on aimerait bien voir plus de personnes qui essaient d'installer Libervia pour le faire tourner sur leur propre serveur. On n'a pas l'intention ni la capacité d'accueillir tout le monde sur <https://libervia.org>, qui n'est qu'un service de démonstration. Et puis, plus spécifiquement pendant la campagne, on a besoin d'articles qui parlent de nous pour nous faire connaître. Merci Framasoft ☐

Goffi : En ce moment : soutenir la campagne ! C'est essentiel pour notre crédibilité. Sinon, venir nous voir, en ligne ou en vrai, discuter. Parler de nous nous aide bien sûr, adhérer à l'association (ce qui peut se faire sans cotisation) montre un intérêt certain qui nous motive et nous donne plus de poids. On a beaucoup de mal à se faire connaître à l'étranger, un coup de pouce là dessus serait très utile. Et sinon on aime beaucoup les débats ! En organiser permet non seulement de rencontrer des gens, mais aussi de réfléchir ensemble. Merci beaucoup à Framasoft, et encore bravo pour votre travail ! Nous apprécions beaucoup ce que vous faites, et c'est un plaisir de discuter avec vous quand on vous croise.

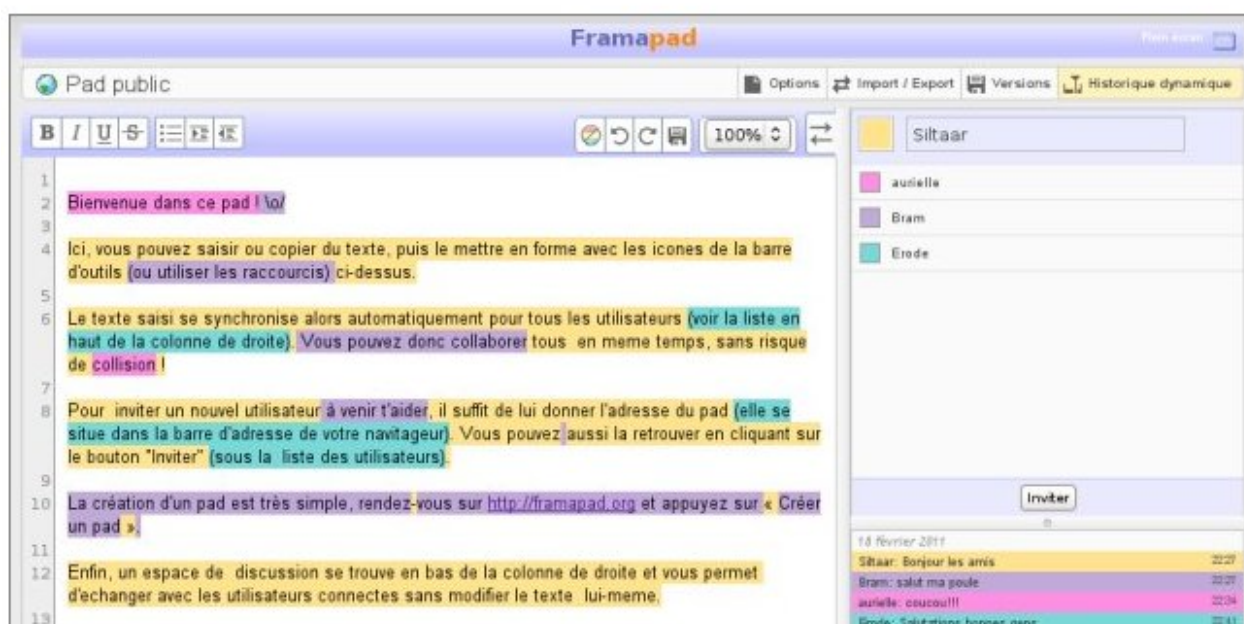
Framapad : adieux aux anciens comptes privés. Bienvenue MyPads, et merci Bearstech !

Installez-vous confortablement, nous allons vous conter l'histoire de Framapad, un service alternatif à Google Docs. Et nous en profiterons pour interviewer l'équipe de la [société coopérative Bearstech](#), qui nous a bien sauvé la mise il y a

quelques années...

Cette histoire commence [en 2011](#) lorsque Framasoft décide de proposer un service d'hébergement libre et gratuit de « pads », qui sont des documents permettant une rédaction collaborative en temps réel. En clair, une page web sur laquelle vous pouvez faire de la prise de notes à plusieurs personnes en même temps (très utile pour rédiger des comptes-rendus, faire des traductions collaborative, etc).

La première version de Framapad était basé sur [un logiciel utilisant des technologies « lourdes »](#) (Java/scala), et comportait de nombreuses limitations (notamment l'impossibilité d'être plus de 16 rédacteurs simultanés).



Framapad ancienne version

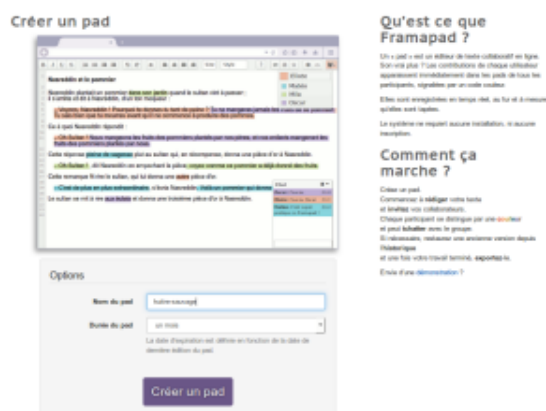
A peine 7 mois après sa mise en place, nous lançons [un appel à l'aide](#) pour nous aider à co-héberger ce service.

Nous avons alors choisi la société Bearstech (où plutôt,

c'est elle qui nous a choisi), pour sortir le service Framapad des ennuis techniques dans lesquels il était englué. Et cela, gracieusement.

Pendant un an, tout allait pour le mieux, sauf que nous voyions le nombre de pads augmenter, et augmenter encore. Et si l'équipe Bearstech était bien sympathique, elle ne s'était pas non plus engagée à héberger de multiples serveurs indéfiniment pour nos beaux yeux (ni pour vos beaux pads).

En octobre 2012, nous avons donc proposé [une nouvelle version de Framapad](#), basé là encore sur [un logiciel libre, mais bien plus léger](#).



Framapad nouvelle version

Problème, ce logiciel ne gérait pas de « comptes privés », c'est à dire qu'il était impossible de rendre « privé » un pad, ni même de le supprimer. Ainsi, si par exemple un enseignant voulait travailler avec une classe sur un sujet d'histoire, il était impossible d'en empêcher l'accès à qui en connaissait l'adresse, ou de le supprimer en cas de séance de tchat qui « dérape » (sauf à faire appel à notre gentille équipe technique, qui devait faire le ménage à la main).

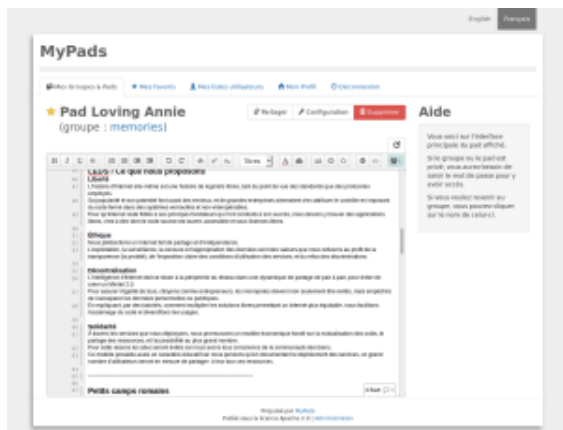
La première version du logiciel, celle hébergée par Bearstech (vous suivez ?) disposait, elle, de cette fonctionnalité. Conséquence : beaucoup de gens continuaient à utiliser

l'ancienne version, dont le code source n'était plus maintenu :-/

En juin 2014, Framasoft a donc pris le taureau par les codes, en lançant [une campagne de financement participatif](#) qui permettrait de payer le développement par un professionnel d'un plugin de comptes privés sur la nouvelle version du logiciel.

Une vingtaine de jours plus tard, la campagne était un succès, et la somme collectée. Après quelques péripéties, le développement du plugin s'est étalé sur le premier semestre 2015 (lire [ici nos comptes rendus réguliers](#)).

En septembre 2015, nous faisons les premiers tests de ce plugin (nommé, MyPads). Et le 6 octobre dernier, Framasoft envoyait (enfin !) le [faire part de naissance](#) de ce plugin.



Pad affiché dans MyPads

Donc, nous pouvons, après 4 ans et demi et bons et loyaux services, fermer l'ancien serveur Framapad. Nous avons envoyé un email début septembre à tous les possesseurs de comptes privés leur demandant de migrer vers MyPads (la procédure est bien évidemment disponible). Nous ne proposons pas de migration automatique, car l'essentiel de ces pads ne sert

tout simplement plus à personne, et une migration massive de ces 50 000 pads surchargerait nos serveurs. La [procédure est donc manuelle, et décrite ici](#).

Nous souhaitons donc profiter de cette occasion pour remercier et interviewer l'équipe de la société Bearstech, qui nous aura permis de faire cette (longue) transition dans de bonnes conditions.

NB : fidèles à ses principes, l'équipe a répondu en mode collectif, au nom de Bearstech dans son ensemble, et bien évidemment sur... un pad géré par MyPads ! ☐



Campagne MyPads sur Ulule

Alors, c'est quoi Bearstech ? Ou plutôt c'est qui ?

C'est un peu dur à résumer simplement alors on peut lancer pour commencer une phrase un peu formelle mais synthétique, Bearstech est une [société coopérative](#) d'ingénieurs, société de service en logiciels libres spécialisée dans les services à haute valeur ajoutée autour de l'hébergement et l'[infogérance](#). Présenté comme ça ce n'est pas forcément très parlant, nous proposons de l'hébergement, mais chez nous ce n'est que le socle de notre métier. Nous avons résolu depuis longtemps le gros des problèmes d'infrastructure (nous sommes un « cloud » depuis 2008) et nous nous concentrons sur tout ce qui tourne autour des problématiques de production : qualité des services, architecture, expertises, performance, scalabilité, déploiement et sécurité. En [langage vernaculaire](#), on vient

nous voir pour nous confier le bon fonctionnement d'une plateforme, pour que « ça juste marche » quels que soient les problèmes et leurs dimensions (sur les stack LAMP, Python, Ruby, Go, Erlang, etc. on s'occupe aussi des bases de données SQL+noSQL et de la maintenance de tout un tas de briques très utiles ☐

Nous avons mélangé les talents d'administrateur système et développeur depuis le début, ce qui a été récemment popularisé par le mouvement [DevOps](#), mais c'est notre esprit depuis le début (en 2004). Par contre on peut se défendre d'une large culture Ops que la majorité des Devs n'ont pas, ce pour quoi ils font souvent appels à nous (« menfin ça marche chez moi ? »).

En quoi Bearstech est différente de pas mal de sociétés de services en logiciels/infrastructures libres ?

Déjà c'est une [SCOP](#), il n'y en a pas des tonnes. Nous sommes un groupe soudé avec très peu de turnover (à ce jour : 16 personnes cumulant 110 années chez Bearstech) assurant la co-gestion de notre société. C'est moins original, mais il n'y a pas de hiérarchie. Il y a des rôles avec plus ou moins de responsabilités, mais chacun est autonome.

On peut rajouter à nos spécificités le télétravail : même si quelques irréductibles se rendent au bureau, les 2/3 sont en télétravail et qui plus est répartis dans la France entière (dont un nomade). On organise un grand raout chaque année pour se retrouver, mais on peut aussi se faire de temps en temps petits regroupements régionaux où se retrouver à Paris à l'occasion.



capture écran du site
Bearstech.com

Du point de vue d'une entreprise, comment qualifierais-tu le secteur de l'informatique libre, aujourd'hui ?

Au niveau entreprise l'informatique libre a été clairement mis à la marge par le terme devenu quasi vide de sens « d'Open Source ». Beaucoup de sociétés utilisent des logiciels libres sans rien donner en retour. Nous essayons autant que possible de reverser notre travail à la communauté et de respecter les principes d'entraide et de partage de la connaissance même dans le cadre de nos missions en tant que prestataire. Au niveau des projets publiés vous pouvez consulter <https://github.com/bearstech>, nous avons récemment ouvert Bokor, un projet de grand ampleur qui a servi de base à l'un de nos projets client (<http://bokor.io/>).

Pourquoi avoir décidé de soutenir Framasoft lors de notre appel à l'aide ?

Nous essayons de soutenir dès que nous le pouvons, les projets qui défendent les valeurs du libre. En particulier quand c'est dans nos cordes, comme par exemple assurer le bon fonctionnement de services emblématiques pour le Libre : [SHR](#), [OpenDoc Society](#), [OpenStreetMap](#), [Freenode](#), [Gna!](#), [Framapad](#), etc. Lorsque Framasoft a émis le besoin de trouver un soutien pour mettre à disposition de tous Etherpad, c'est tout naturellement que nous avons répondu présent. Ce que vous faites est inestimable !

Comment vois-tu le rapport entre les sociétés de services et les communautés (souvent sous forme associatives) ?

Nous avons mis en place un système interne de sponsoring pour la participation aux événements communautaires, chaque ours dispose ainsi de jours de travail qu'il peut décider de consacrer à des événements, jusqu'à 15 jours. Cela permet aux ours de se rendre à des événements communautaires soit pour y faire des présentations soit simplement pour y être présent. C'est grâce à cela que vous nous croiserez entre autre aux [RMLL](#), à [OSDCFr](#), à [PyconFr](#) ou encore au prochain [Open Source Summit](#) pour voir comment tout cela évolue.

Encore 54 729 remerciements aux ours (un par pad hébergé) ! Si tu as une question qu'on aurait aimé qu'on te pose ou quelque chose à ajouter, n'hésite pas !

« Quel est le prochain projet que vous allez soutenir ? » (On ne sait pas ...)

Encore un immense merci à Bearstech pour son soutien efficace et discret pendant ces 4 dernières années ! Sans eux, Framapad n'aurait sans doute pas été le succès qu'il est aujourd'hui.
Rappels :

- Société Bearstech : <http://bearstech.com/>
 - Migrer ses « anciens » pads : <http://framacloud.org/news/migration-des-pads/>
 - Framapad, service de rédaction collaborative (avec maintenant sa gestion de comptes privés ☐) : <https://framapad.org>
-

Écrire en numérique, une interview de Neil Jomunsi

À l'occasion de la parution aujourd'hui de son récit *Agence B*, deuxième opus de la série *Jésus vs Hitler*, Neil Jomunsi à qui nous devons la belle initiative du *Ray's day* (à laquelle [Framasoft s'est joint bien volontiers](#)), nous fait part de réflexions sur le droit d'auteur, l'édition et la monétisation de son travail d'écrivain, mais aussi de sa passion pour la culture pulp.

Bonjour Neil, peux-tu te présenter ?



Salut, je m'appelle Neil Jomunsi, j'ai 33 ans et je vis à Berlin avec ma femme. Après des études de cinéma, j'ai entretenu mon amour des livres pendant de nombreuses années en tant que libraire, avant de décider de me consacrer à temps plein à ma passion : raconter des histoires. Quand je ne blogue pas sur page42.org ou que je ne refais pas le monde [sur Twitter](#), j'écris des romans, des [feuilletons pulps](#) déjantés, des livres dont vous êtes le héros, des essais et des nouvelles. Je suis également l'un des fondateurs d'une [maison d'édition numérique qui s'appelle Walrus](#), spécialisée dans le pulp et le fantastique. Il y a un an, j'ai lancé un marathon d'écriture qui s'appelle [le Projet Bradbury](#), qui consistait à écrire 52 nouvelles en 52 semaines. Ah, et je vais avoir des jumeaux dans peu de temps...

Pour quelles raisons as-tu choisi de publier en numérique ? Est-ce que tu as essayé vainement d'être publié par un éditeur classique et tu y as renoncé ou bien est-ce un choix délibéré dès le départ ?

Je n'avais jamais vraiment essayé de me faire publier par un éditeur « classique » avant cette année. Auparavant, je publiais au gré des appels à textes dans des anthologies et j'écrivais surtout pour moi. Quand j'ai créé Walrus, il m'a semblé normal d'y publier aussi ce que j'écrivais, puisque mes goûts d'éditeur ressemblent fatalement à mes préférences d'auteur. C'était une manière d'enrichir le catalogue, et puis en toute franchise, c'était aussi un peu une blague au début : quand j'ai commencé à rédiger le premier épisode de « [Jésus contre Hitler](#) », c'était uniquement parce que je voulais un titre accrocheur pour Walrus, peu importe ce qui se cachait derrière ce titre. Mais du coup, la blague a bien pris, des personnages en sont sortis, un public s'en est emparé... du coup, je continue la saga avec « Agence B », la suite directe de Jésus contre Hitler, dont le premier tome sort le 2

septembre. Mais je compartimente mes publications. Mes aventures avec Walrus sont purement de l'ordre du fun : j'y ai publié cette série, mais aussi des livres-jeu. Pour les nouvelles, une grosse part de ce que j'écris, j'ai décidé de passer par mes propres moyens sans faire appel au circuit Walrus, parce que d'une part il n'y a quasiment aucun public pour la nouvelle, mais aussi parce que je voulais garder une totale indépendance artistique et économique sur le procédé (c'est ainsi qu'est né, et que continue, le Projet Bradbury). Quant aux textes plus longs, plus sérieux aussi, que j'ai pu écrire et sur lesquels je concentre désormais une bonne part de mon temps créatif, je suis en recherche d'éditeur. Je connais bien le circuit du livre et je sais qu'il n'y a que de cette façon que je pourrai toucher un public plus large. Je recherche aussi une relation avec un(e) mentor, qui puisse m'appuyer et m'aiguiller dans mes choix. Je crois beaucoup au caractère polymorphe de l'édition. La technique nous le permet, ce serait dommage de se priver du meilleur des deux mondes.

Thierry Crouzet s'est enthousiasmé pour la plateforme de publication Wattpad. [Tu l'as expérimentée également](#), qu'en penses-tu ?

J'aime bien le principe du *push*, qui permet à tous les abonnés de recevoir une notification à chaque fois qu'une nouvelle histoire est publiée. Après, l'interface de lecture n'est pas optimale, et celle de rédaction est encore pire. Mais ça fait le boulot, et on peut utiliser des licences libres. Je crois que j'ai besoin de me recentrer en ce moment, c'est pourquoi j'utilise le blog comme principale interface avec mes lecteurs. Mais Wattpad est un terrain fertile pour l'expérimentation.

Tu as fait aussi le choix d'une licence Creative Commons, pourquoi ? Et pourquoi « NC » ?

Je n'utilise plus la licence NC : soit mes textes sont en tous

droits réservés, comme mes romans en recherche d'éditeur, soit ils sont dans la licence la plus libre possible. C'est une manière de clarifier la situation. Dorénavant, les publications que je choisis de libérer – notamment mon blog et les nouvelles du Projet Bradbury – sont en BY-SA. C'est un processus de réflexion en constante évolution. J'ai commencé par la NC parce que ça me semblait être une bonne porte d'entrée pour le néophyte que j'étais à l'époque. Je ne suis pas un forcené du libre. Ça m'intéresse beaucoup, mais ce n'est pas un sacerdoce. Les certitudes absolues s'apparentent toujours pour moi à des religions, des dogmes. L'incertitude est pour moi la meilleure des bases pour créer.

Tu es bien placé pour savoir qu'il n'est pas facile pour une jeune écrivain, fût-il talentueux, de vivre de sa production écrite. Peux-tu nous dire comment tu te débrouilles avec le problème et quelles sont selon toi les pistes qui permettraient de monétiser la création littéraire (et artistique, plus largement) ?

Le fait que les écrivains peinent à vivre de leur travail est une conséquence purement matérielle d'une situation pourtant positive : de plus en plus de gens lisent (pas forcément des romans, mais ils lisent), ont une culture narrative et dramaturgique (les séries américaines y sont pour quelque chose) et les outils d'écriture et de publication sont désormais à la portée de tous. Donc c'est normal que davantage de romans soient publiés. Cela ne veut pas dire qu'ils sont bons, mais je pense qu'au global, il y a plus de romans corrects qui sont écrits aujourd'hui qu'il y a trente ans. De vrais bons romans, il y aura toujours un plafond je crois, mais bon... vous voyez l'idée. Du coup, un plus grand nombre d'auteurs se partage un gâteau qui ne grossit pas, voire qui rétrécit.

On peut s'en lamenter, mais ça ne sert pas à grand-chose et ça n'arrange rien. Je suis du parti de chercher des alternatives, notamment [en utilisant le crowdfunding via Tipeee](#). Ainsi,

chacun peut décider de consacrer un euro par mois à me soutenir, moi et mes textes. La suite du projet Bradbury, que je viens de lancer, s'inscrit d'ailleurs pleinement dans cette logique. Ce n'est pas grand-chose, le prix d'un café, mais si mille personnes s'y mettent, ça fait une vraie différence. Les éditeurs traditionnels ont encore un avantage certain avec le système des avances, mais celles-ci ayant tendance à se réduire, voire à disparaître, on peut craindre que de plus en plus d'auteurs se tournent vers des solutions alternatives pour subsister (car un auteur mange et dort comme vous et moi... enfin, surtout comme vous).

Avoir un éditeur devient facultatif aujourd'hui, mais c'est parce que ça devient facultatif que ça n'en est que plus important. Le processus de sélection est un besoin naturel de reconnaissance : le nier serait nier ce qui fait aussi de nous des humains et des créateurs. En tant qu'auteurs, on s'inscrit dans une tradition très vaste qui s'appelle la littérature. À un certain stade de professionnalisation, c'est important d'obtenir l'aval de ses pairs je crois, d'autant que ça ouvre le marché des ventes à l'étranger, des traductions, des bourses, etc... Encore une fois, on doit entrer en symbiose avec son environnement, qu'il soit naturel ou culturel. Je ne crois pas aux positions braquées. En résumé, il est important pour un artiste aujourd'hui de savoir d'où il vient, sur quoi il peut compter, où il va et quel chemin il peut emprunter, parmi un éventail beaucoup plus vaste qu'il y a vingt ou trente ans..

Tu t'es engagé résolument en faveur de la réforme du droit d'auteur [en soutenant les propositions de Julia Reda](#) notamment, pour quelles raisons ? Quelles leçons tires-tu de cette expérience disons, au plan politique ?

Je ne suis pas un politique, même si je suis engagé (ce qui est très différent). Je ne suis pas particulièrement à l'aise avec les codes de ce monde, c'est pourquoi c'était important pour moi de m'y confronter en prenant la parole lors de la

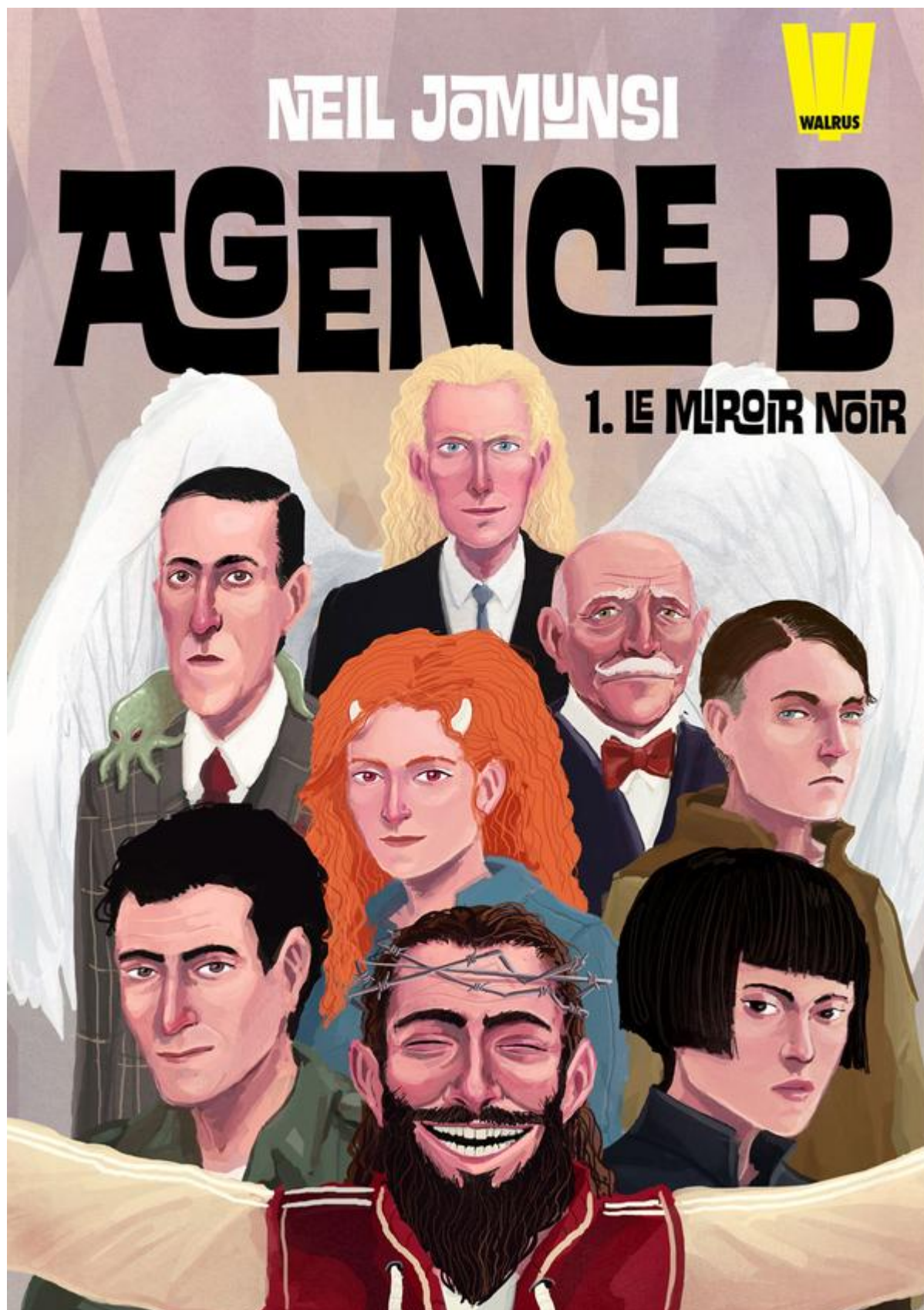
journée consacrée à la réforme du droit d'auteur au Parlement européen (aux côtés de l'ami Pouhiou, notamment). C'était une expérience intéressante, enrichissante aussi par les rencontres qu'elle a occasionnées.

La principale conclusion que j'en retire, c'est qu'une industrie confortablement implantée ne se laisse pas facilement réformer (ce qui était déjà très clair dès le début, mais le lobbying pour amender le rapport et en effacer tout changement véritable m'a conforté dans cette opinion). Le droit d'auteur est une machine infernale qui aujourd'hui sert davantage à attaquer qu'à protéger. Je n'aime pas les faux-semblants : les auteurs, qu'on dit vouloir protéger par ce droit, sont le maillon le plus faible de la chaîne, le plus vulnérable... et on n'a pas attendu le rapport Reda pour constater cette situation. Internet joue les boucs-émissaires dans l'histoire, mais une réalité très concrète est que les auteurs sont de moins en moins bien payés et protégés, et ce avec la législation en place. [Le rapport Reda](#) proposait des obligations contractuelles supplémentaires, ce qui a bien entendu été effacé au moment de la procédure d'amendement. Un droit des auteurs qui protège en réalité une industrie au détriment de ceux qui la rendent possible, l'idée me rend malade. Pourquoi ne pas essayer de nouvelles choses ? Une réforme réussie devra permettre aux artistes de mieux gagner leur vie, et d'être traités de manière plus équitable.

Parle-nous un peu de ce roman qui vient de sortir, la suite de Jésus vs Hitler ? Tu crois vraiment que ça va plaire ces histoires délirantes ? Est-ce que cette suite va être aussi amusante ou bien y as-tu mis des ingrédients différents ?

Agence B est une nouvelle série, que j'entends prolonger aussi longtemps qu'elle m'amusera avec de nouveaux épisodes. L'idée était de continuer dans l'exacte lignée de Jésus contre Hitler, mais en prenant un nouveau paradigme qui ne serait plus seulement dans l'affrontement entre les deux personnages (la fin de l'épisode 4 rend de toutes façons ce combat

impossible désormais). Agence B, c'est un peu l'Agence Tous Risques du paranormal : beaucoup de personnages, des aventures folles et trépidantes, des voyages dans des univers déjantés, effrayants, oniriques, avec en toile de fond les monstres échappés de l'Enfer et tout un tas de créatures maléfiques. J'entends prolonger le ton humoristique, parce que je crois que c'est le ton qui sied le mieux au pulp : c'est assez flagrant dans Indiana Jones, par exemple. C'est la comédie qui permet de sortir indemne de nombreuses situations terrifiantes. Dans ce premier épisode, l'Agence B devra venir en aide à un ange qu'une affreuse créature aura blessé. C'est une sorte de pont entre Jésus contre Hitler et la suite, puisque je dois poser les personnages dans leurs nouveaux rôles : c'est forcément une histoire davantage introductive que les prochains épisodes. Mais j'ai bon espoir de poursuivre la série sur les chapeaux de roue. Ce qui m'angoisse le plus, c'est la réception du public. Il y a une vraie attente pour la suite, et j'espère qu'elle ne décevra personne.

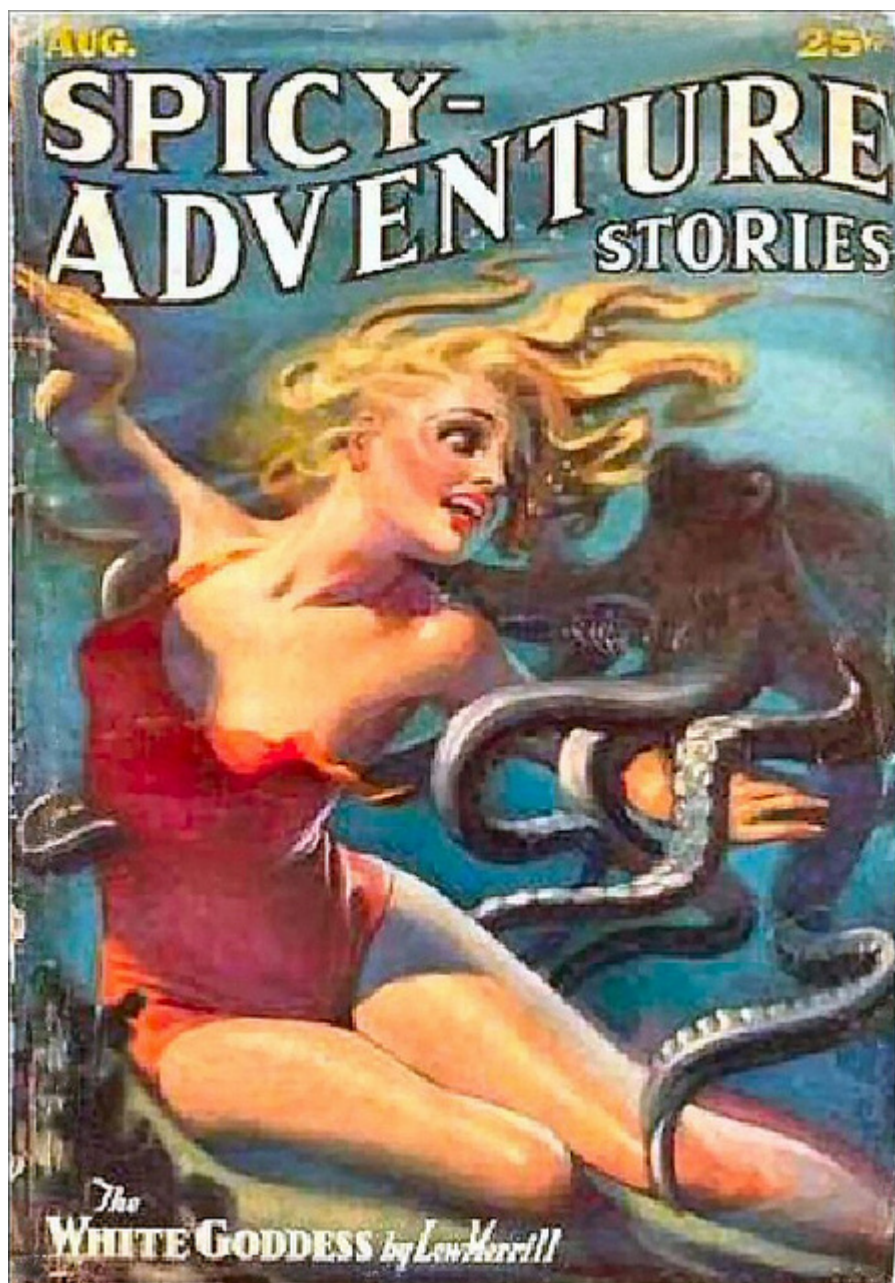


[Télécharger et lire Agence B](#) – Si vous n'avez pas lu [l'épisode précédent](#)

Tu vises un public de geeks ?

Pas spécialement. Je vise un public de curieux, d'enthousiastes, d'esthètes, de nostalgiques, de passionnés... Geek, c'est une appellation qui ne me parle pas vraiment, ou en tout cas une appellation qui n'a de mon point de vue pas grand-chose à voir avec la littérature. Je ne lis d'ailleurs presque pas de SF, ni de fantasy. De ce point de vue, je suis exactement comme Bradbury, qui préférait lire de la poésie ou des essais politiques.

Tu es plutôt Lovecraft ou plutôt Monty Python ? Kerouac ou Bukowsky ? Tu es plutôt La grande vadrouille ou On a retrouvé la septième compagnie ? Star Treck ou Matrix ? Et du coup, tu es plutôt Hitler ou plutôt Cthulhu (Iä, Shub-Niggurath ! Iä, Iä, Cthulhu fhtagn !) ?



Je suis Lovecraft ET Monty Python, à fond sur les deux. Je ne suis ni Kerouac ni Bukowsky, *la Beat Generation*, ce n'est pas mon truc, je suis plutôt de celle d'avant, accoudée au bar avec Fitzgerald et Hemingway. Clairement, *La grande vadrouille* (et tous les films de Louis de Funès ou presque). *Fantômas*, *Rabbi Jacob*, sont des films très pulp. Je les adorais enfant et je les adore toujours. *Star Trek*, ce n'est pas vraiment ma génération, plutôt celle de mes parents, même si j'aime bien la toute première série avec Leonard Nimoy. Je n'ai jamais accroché aux suites. En revanche, je suis clairement de ces ados qui sont sortis d'une salle de cinéma le cerveau complètement retourné un beau jour d'été 1999. *Matrix*, quelle

claque ! De manière générale, je suis assez fan du travail des Wachowski, jusqu'à la toute récente série *Sense 8* absolument formidable. Et ensuite, s'il faut choisir un méchant entre Hitler et Cthulhu, ne m'en veux pas Adolf, mais ce sera mon bon vieux poulpe géant adoré. C'est une vieille histoire entre Lovecraft et moi !

Crédit images :

- Neil Jomunsi
- [Will Hart](#) (licence CC-BY-2.0)